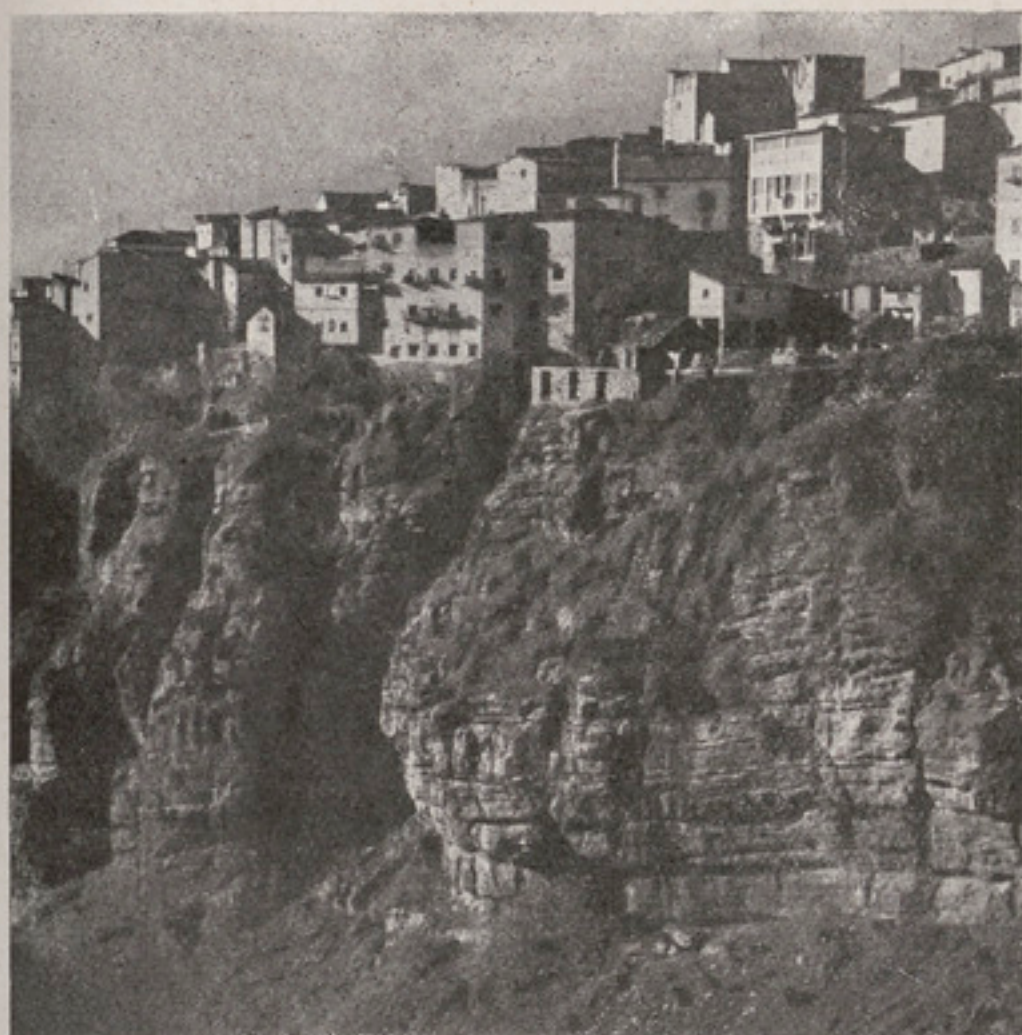


*Constantine.**Port d'Oran*

Constantine un quartier juif. Alger a un long collier de boulevards sur la mer qui lui fait dans la nuit la plus somptueuse des parures. Oran n'a pas d'arbres, mais, sur la place d'Armes, deux lions de bronze qui sont bien laids. Constantine a un pont suspendu où l'on se fait photographier. Les jours de grand vent, le pont se balance au-dessus des profondes gorges du Rummel et on y a le sentiment du danger.

Je recommande au voyageur sensible, s'il va à Alger, d'aller boire de l'anisette sous les voûtes du port ; de manger le matin, à la Pêcherie, du poisson fraîchement récolté et grillé sur les petits fourneaux à charbon ; d'aller écouter de la musique arabe dans un petit café de la rue de la Lyre dont j'ai oublié le nom ; de s'asseoir par terre, à 6 heures du soir, au pied de la statue du duc d'Orléans, place du Gouvernement (ce n'est pas pour le duc, c'est qu'il y passe du monde et qu'on y est bien) ; d'aller déjeuner au restaurant Padovani qui est une sorte de dancing sur pilotis au bord de la mer, où la vie est toujours facile ; de visiter les cimetières arabes, d'abord pour y rencontrer la paix et la beauté, ensuite pour apprécier à leur valeur les hideuses cités où nous remisons nos morts ; d'aller fumer une cigarette rue des Bouchers, dans la Kasbah, au milieu des rates, foies, mésentères, et poumons sanglants qui dégoulinent de toutes parts (la cigarette est nécessaire, ce moyen-âge ayant l'odeur forte).

Pour le reste, il faut savoir dire du mal d'Alger quand on est à Oran (insister sur la supériorité commerciale du port d'Oran), moquer Oran quand on est à Alger (accepter sans réserves l'idée que les Oranais « ne savent pas vivre »), et, en toutes occasions, reconnaître humblement la supériorité

de l'Algérie sur la France métropolitaine. Ces concessions faites, on aura l'occasion de s'apercevoir de la supériorité réelle de l'Algérien sur le Français, c'est-à-dire de sa générosité sans limites et de son hospitalité inlassable.

Et c'est ici peut-être que je pourrais cesser toute ironie. Après tout, la meilleure façon de parler de ce qu'on aime est d'en parler légèrement. En ce qui concerne l'Algérie, j'ai toujours peur d'appuyer sur cette corde intérieure qui lui correspond en moi et dont je connais le chant aveugle et grave. Mais je puis bien dire au moins qu'elle est ma vraie patrie et qu'en n'importe quel lieu du monde, je reconnais ses fils et mes frères à ce rire d'amitié qui me prend devant eux. Oui, ce que j'aime dans les villes algériennes ne se sépare pas des hommes qui les peuplent. Et voilà pourquoi le moment que j'y préfère est cette heure du soir où les bureaux et les maisons déversent dans les rues, pas encore éclairées, une foule jacassante et vivante qui finit par couler jusqu'aux boulevards devant la mer et commence alors à s'y taire, à mesure que vient la nuit et que les lumières du ciel, les phares de la mer et les lampes de la ville se rejoignent dans la même palpitation indistincte. Alors commencent les grandes nuits d'Afrique, le désert, l'exil royal (« Seigneur, seigneur, nous sommes seuls, ma mère et mon cœur ! (1) »), l'exaltation désespérée qui attend le voyageur solitaire.

Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède, et si votre âme est une bête pauvre ! Mais, pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a, là-bas, une flamme qui les attend.

ALBERT CAMUS.

(1) Antonio Machado.